



Didier Delome
Jours de dèche

le dilettante

Didier Delome

Jours de dèche

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

Couverture © H. Walker, meinereise.ch
© le dilettante, 2018

ISBN 978-2-84263-957-0

Cette pensée fulgurante, condamnée à se réduire à l'art, cette main tendue vers l'éternel et qui ne peut saisir qu'une autre main d'homme, cette merveilleuse intelligence, obligée de se contenter d'elle-même, cette aspiration bouleversante à percer, à deviner, à franchir, à transcender, et qui ne parvient finalement qu'à la beauté, ont été, pour moi, sur le terrain, un fraternel encouragement.

Romain Gary,
La Promesse de l'aube

J'ai toujours mené la grande vie, puis me suis retrouvé à la rue sans rien, démuni, ayant tout perdu ; et l'effroyable urgence de ma situation m'a soudain assommé en pleine face avec la violence d'un gnon magistral qui m'a laissé groggy sur le banc du boulevard voisin où j'avais atterri.

La sonnette de la porte palière de la galerie retentit. Stridente. Je sursaute. Premier coup de semonce. Je m'y attendais. Néanmoins je demeure interdit. Selon mes calculs je me doutais qu'ils débarqueraient ce matin après ce long week-end du 14 juillet. Mais je suis tétanisé. Totalement paniqué. Incrédule. Heureusement je flotte dans un état second. Je viens de me lever et n'ai émergé de mon coma que la veille. J'ai fini de m'habiller.

Je suis prêt. Fataliste. Je descends ouvrir les vannes par où ils vont s'engouffrer.

Je ne me suis pas trompé. Ce sont eux. Une cohorte d'étrangers impatients de franchir mon seuil afin de m'évincer. Ma gorge est serrée dans un étau. Je leur réponds à peine et hoche la tête pour confirmer mon identité en leur livrant le passage. Anéanti. Il y a la police. Certains en uniforme et d'autres en civil. Hommes et femmes. Les huissiers. Un serrurier harnaché de son matériel qui du coup n'a rien à faire. Toutes sortes de gens qui m'envahissent et que je laisse se répandre avec une étrange indifférence. Les dés sont jetés. Tout va être englouti. Réduit à néant. Je suis au fond du gouffre. C'est fini.

Cela fait plus d'un mois que l'air conditionné est en panne alors que la canicule règne en ville. Intolérable. Même si tôt, à l'intérieur, la chaleur est déjà intenable. Je transpire. La sueur ruisselle sur moi. Mon visage exsangue à leur arrivée est maintenant en feu. La peau me brûle. Les yeux me piquent. J'y vois à peine. Sensation d'acide sous mes paupières. Si seulement je pouvais disparaître sur-le-champ et tomber en cendres. Pourtant je n'ai pas été pris en traître. Il y a un temps fou que cette procédure d'expulsion est entamée contre moi et que je résiste bec et ongles pour ne

pas débarrasser le plancher. J'ai même eu beaucoup de chance de pouvoir m'incruster aussi longtemps. J'aurais pu être jeté à la rue depuis belle lurette. Mais là, fini les délais, les sursis inespérés décrochés in extremis ; la partie est définitivement perdue et je me retrouve devant eux sans aucune issue de secours. Je n'ai nulle part où aller. D'où mon air absent. Lamentable. Et l'état des lieux. Catastrophique. Tout est délabré, sale et repoussant mais je m'en fous. Y compris lorsqu'ils affichent leur répugnance bruyante devant les hordes de cafards grouillants qui ont tout envahi. Ils ont conquis le terrain depuis des mois. Avec une facilité déconcertante. Insidieuse. Je ne me suis pas laissé coloniser sans combattre. Je les déteste. Ils me dégoûtent. Ils font partie des rares animaux sur la planète que je pourrais exterminer sans le moindre remords. J'ai cohabité avec eux à New York alors infesté. Cela m'a servi de leçon. J'ai vite compris qu'avec ces bestioles, inutile de tergiverser. Il vaut mieux recourir d'emblée à une stratégie radicale. Nucléaire. Sinon c'est perdu d'avance. La preuve aujourd'hui. Il faut le voir pour le croire. Ils sont partout. Innombrables. Monstrueux et indestructibles. Des cohortes de miniatures noires mouvantes à l'assaut d'un décor dévasté. Et cela

bien avant mon ultime convocation au commissariat où la jeune femme si compréhensive qui y suit mon dossier – tiens ! elle n’est pas là ce matin pour sonner l’hallali avec ses collègues – m’a annoncé, il y a déjà une quinzaine de jours, que cette fois c’est définitif. Ils vont réellement procéder à mon éviction. Juste après les festivités de la fête nationale. Je vais être jeté dehors comme un malpropre. Je ne peux plus compter que sur moi-même pour prévoir une solution de repli. Mais laquelle ? Je n’en ai aucune idée. Je suis tout seul et ne peux rien espérer de personne. Il n’y a qu’un miracle qui pourrait me sauver. Ou le Loto. Mais je suis athée et ne me suis jamais intéressé aux jeux de hasard. Il me faut juste accepter que c’est la fin et m’organiser en conséquence.

Déjà adolescent lorsque tout allait mal, la seule réponse que j’avais trouvée à au moins deux reprises avait été de tenter de me supprimer. En vain puisque ni ma tête dans le four à gaz allumé à fond, ni l’abus d’aspirines et autres pilules pharmaceutiques grappillées à droite et à gauche n’avaient alors suffi à m’expédier dans l’autre monde. Échecs navrants. Déjà.

Je me suis fait une raison. Ma route s’arrête là. Je suis arrivé au bout du rouleau. Et cela ne m’attriste pas. Il y a déjà plusieurs semaines et même

des mois que je l'ai compris et accepté sans en faire toute une histoire. C'est pour ça que j'ai organisé ces rituels élaborés pour mettre fin une bonne fois pour toutes à ce cirque. Mais chaque fois, après avoir fixé une date limite, j'ai eu une bonne excuse pour repousser cette issue fatale. Il ne s'agissait pas vraiment de suicides ratés mais plutôt de contretemps m'accordant un ultime répit ; tout comme ces sursis que la justice m'octroyait à l'improviste en retardant une fois de plus mon expulsion. Du coup je m'étais accoutumé à ces délais de grâce inespérés me sauvant la mise à la dernière minute. Du jour au lendemain, au lieu de mettre mon plan à exécution pour me ficher en l'air, je retournais de nouveau dans le monde des vivants où je retrouvais ma place provisoire avec une facilité déconcertante. La vie même ainsi moribonde et au jour le jour me convenait assez bien et je m'en accommodais d'ailleurs avec une désinvolture épatante. Je ne prévoyais plus rien. J'étais à la fois totalement désespéré et heureux d'être encore présent.

Ma résolution d'en finir prise ; je me sentis bien. Libéré des contingences matérielles. Fini les angoisses existentielles à propos de l'avenir. Ou les obsessions mortifères. Je n'avais plus à m'en faire ni à chercher en vain des solutions inexistantes.

Il me restait juste à profiter des derniers instants que j'avais à vivre. Ce que je trouvais incroyablement facile. Et même plutôt agréable. Quelle liberté tout à coup. J'en éprouvais une forme de supériorité émotionnelle. Toutes ces journées que je vivais comme les dernières de mon existence m'ont allégé de moi-même. Lors de ce que j'imaginai être mes ultimes promenades, j'ai expérimenté certains adieux à ce qui m'entourait – paysages et lieux privilégiés – tels des événements extatiques.

Bizarrement je n'avais pas peur. Plus l'échéance morbide se rapprochait et moins je la redoutais. La perspective que tout disparaîtrait bientôt, que ce serait terminé le soir même ou bien le lendemain, ou au plus tard à la fin de la semaine me permettait d'apprécier ces instants admirables avec un détachement absolu. Je ne regrettais rien. J'étais en paix avec moi-même. Pourquoi m'incruster ? Persister à vivre dans ces conditions insolubles ? Alors que j'avais toujours été fait pour le luxe et la facilité, le tout agrémenté d'une vie amoureuse trépidante. Non, inutile d'insister. Je ne voyais aucune raison rationnelle de ne pas baisser les bras. D'ailleurs tout le temps que je perdais en m'escrimant à vouloir encore durer ; je ne faisais qu'amplifier le désastre. Surtout

maintenant en pleine dépression, lorsque je me suis totalement désintéressé des choses du sexe. Un bon indicateur, paraît-il, de l'irruption en soi d'un désordre mental mais ce qui m'accorde désormais beaucoup de temps libre. Mes loisirs sont même devenus interminables.

Il y a des mois que je vis certains jours comme la phase finale de ma présence sur terre. Ces matins-là je me lève tôt afin de sortir effectuer ma promenade avant l'affluence des Parisiens trop survoltés à mon goût. Je connais mes quartiers favoris par cœur ; mais cela ne m'empêche pas de les admirer jusqu'au bout. Mine de rien. Personne ne se doute que d'ici à quelques heures ou quelques jours je ne serai plus là. Que je serai mort. Cela ne les regarde pas. Et de toute manière avec la vie qu'ils mènent – je ne m'illusionne guère – cela ne leur ferait ni chaud ni froid. Dans les grandes villes on doit tous s'y attendre – disparaître un beau jour sans alerter quiconque ni rameuter le voisinage sur sa tombe – ou alors c'est qu'on n'est pas fait pour y vivre. Je ne vois pas pourquoi j'enquiquinerais les passants, tous ces inconnus qui ne m'ont rien demandé et que je n'intéresse pas ; pour leur déclarer à brûle-pourpoint que cette fois c'est décidé, c'est enfin le grand jour : je vais passer à l'acte, franchir le pas

pour en finir avec cette vie minable qui, si je n'interviens pas, menace de sombrer dans une détresse folle. En plus il n'y a rien de spectaculaire à annoncer. Je ne suis pas du genre à me suicider en fanfare. Je n'ai jamais aimé me faire remarquer. Hors de question par exemple de me jeter sous une rame de métro et ficher en l'air – au moins pendant une heure – l'horaire chronométré des usagers de la RATP qui n'ont pas à pâtir des caprices macabres des candidats franciliens au suicide, trop égoïstes pour culpabiliser à cause des retards qu'ils provoquent. Je ne me reconnais pas le droit de prendre qui que ce soit en otage, sous prétexte que cela m'arrange de me croire le centre du monde dès l'instant où j'ai décidé de mettre fin à mes jours. Je trouverais ça présomptueux. Limite mal élevé.

Je me contenterai ce soir avant de me coucher d'avaler les somnifères que je me suis mis de côté; et peut-être, je dis bien : *peut-être*, parce que je n'en suis pas encore certain – étant donné que je déteste l'alcool –, boirai-je exceptionnellement la vodka que je conserve exprès à la galerie; pour tâcher de m'enivrer en espérant me transfuser ainsi le courage de m'entailler ensuite les veines; lorsque je serai dans un état second; pour me vider même lentement de mon sang fluidifié par

l'aspirine, jusqu'à la dernière goutte dès que j'aurai sombré dans le sommeil médicamenteux dont j'espère ne jamais me réveiller.

J'ai vérifié sur leur notice la qualité pharmaceutique de ces produits pour lesquels j'ai dû ruser auprès de mon médecin traitant afin de me les faire prescrire sans éveiller ses soupçons. Bien que cela ne le regarde pas. Ça ne sort pas de sa poche. J'ai quand même le droit de me soigner comme bon me semble, surtout avec des génériques. Je vais me gêner ! Ce serait un comble que je ne trouve pas le moyen de m'empoisonner. Quel choix me resterait-il sinon ? Me trucider dans d'atroces douleurs ? Avec du sang partout comme dans un film d'horreur. Merci bien ! Je suis à des années-lumière de posséder le courage d'un samouraï. Je préférerais encore vieillir indéfiniment plutôt que de me faire hara-kiri. Ce serait au-dessus de mes forces. Non seulement je n'ai pas envie de souffrir mais j'ai une peur panique des piqûres. Alors je me vois mal m'entailler le ventre ou n'importe quelle autre partie de mon corps sans avoir été au préalable anesthésié. Complètement. Comme pour une intervention chirurgicale. Aussi ne suis-je guère optimiste à propos de me taillader ce soir les poignets.

Je n'ai rien contre l'idée de m'ouvrir les veines, au contraire mais de là à en être capable... Il faudra vraiment que je sois dans cet état second afin de transcender toutes mes inhibitions. Y compris ma phobie du sang. D'ailleurs à la première goutte je prévois de tomber dans les vapes. Ce qui ne sera pas plus mal. Autant m'évanouir en espérant ne jamais reprendre conscience. Ce sera plus facile. En réalité je n'aspire à rien d'autre. Une bonne vieille syncope pour ne plus rien ressentir. Et ne plus me réveiller. Disparaître définitivement. Sans en faire tout un plat. Plouf, tourner de l'œil et que le cœur en profite pour tomber en panne et ne jamais redémarrer. Sans crier gare. Durant mon sommeil. Des millions de gens décèdent quotidiennement de par le monde. Pourquoi pas moi ?

En près d'un an il me semble avoir revisité ainsi de nombreux coins de Paris. Autant de pèlerinages secrets à travers mes quartiers préférés de la capitale. J'y reviens comme on accomplit un rituel. Avec nostalgie et l'absolue conviction de ne plus jamais revoir aucun de ces sites. Ému je recueille mon ultime vision de telle rue pittoresque ou partie de boulevard haussmannien, puis de ces arcades majestueuses ou de ce bout d'avenue

élégante que j'adore, et de ce parc des Tuileries tant aimé, ou de cette portion des quais de Seine où je me suis si souvent assis jadis à l'ombre entre ces deux arbres colossaux pour lire ; et de cette place si touristique – on comprend pourquoi – ou de ce parvis d'église où je ne suis jamais entré, ou encore de ces jardins si bien entretenus, ou de cette terrasse de mon café préféré ; à vrai dire il y en a plusieurs où j'ai successivement ancré mes habitudes au fil des ans ; et je m'y attable à nouveau sur chacune comme pour un rendez-vous avec mon passé frivole en observant tout sans regret car ma belle vie m'a suffisamment rassasié pour que je n'aie plus faim d'elle.

Je me souviens en particulier d'une excursion matinale à Montmartre où en passant rue Antoinette sur le trottoir d'en face, au 10 *bis*, pour la première fois depuis des décennies, j'ai entraperçu la porte d'entrée de l'immeuble ouverte à cause d'une livraison en cours dans l'ancienne librairie-papeterie qui est devenue une épicerie arabe. Je n'ai fait ni une ni deux, tout de suite demi-tour malgré les rambardes de protection sur le trottoir de l'école paroissiale, pour traverser et revenir sur mes pas. Puis je me suis engouffré dans le hall avec la peur que le boutiquier me hèle au cas où il m'aurait repéré et pris pour un rôdeur.

Mais je me suis retrouvé face au tableau répertoriant les locataires, puis devant un mur de boîtes à lettres bouchant presque le passage étroit. J'ai déchiffré les noms sans en reconnaître aucun. Le couloir m'apparaît plus riquiqui que dans ma mémoire. Je le traverse afin de revoir la cour désuète. Provinciale et charmante mais si petite. Je me souvenais d'un espace pavé plus vaste planté d'arbres. Des platanes. Ou des marronniers. Je les confonds. Il n'y en a plus que trois. La façade sur cour vient d'être ravalée. Impeccable. Je lève la tête et identifie aussitôt les cinq fenêtres au quatrième étage où nous logions. Quelle sorte de gens habitent désormais ce lieu que j'ai autant honni autrefois ? Peut-être un jeune couple amoureux avec des gosses ? Des bobos. Le plus bizarre en contemplant ce qui m'entoure – dont le perron en pierre si usé du rez-de-chaussée – est de réaliser que je ne suis pas revenu ici depuis... quarante-cinq ans. Quarante-cinq ans ! Une éternité. Presque un demi-siècle. Qui aurait cru ça quand j'avais quinze ans ? Depuis les années soixante. Cela prouve que je vis depuis très longtemps. Trop. Je suis vintage. Il est grand temps de débarrasser le plancher. Je n'arrive pas à croire que mon corps, ce monceau de chair informe, existe et fonctionne encore depuis tant d'années.

Pas une fois ces promenades d'adieux solitaires ne me rendent mélancolique ni ne me donnent de regrets. Au contraire elles renforcent en moi ma conviction de devoir en finir une bonne fois pour toutes afin de ne plus revenir polluer ces traces surannées de mon passé.

Bientôt je serai enfin libéré de ce fardeau qui m'écrase l'âme. Mais j'ai beau m'empresseur vers ce rendez-vous avec ma mort, chaque fois un événement inespéré interrompt le processus et rend l'ultimatum caduc, repoussant le compte à rebours à plus tard et me forçant à vivre encore un peu. À croire que ces épisodes de répit intempestifs me font plaisir; et que je suis ravi d'échapper au suicide programmé auquel j'étais promis le soir même. Lorsqu'on souhaite mettre un point final à son existence parce qu'on n'a plus le choix et que les attermoissements ressemblent à des sacrilèges; on peut encore céder à la tentation de vivre. La preuve!

Ces pèlerinages morbides ont démarré après que je me suis mis en tête de retourner à La Varenne vérifier ce que cela provoquerait en moi. Après tant d'années.

En soi le voyage ne présente guère de difficulté. Il s'agit juste de me rendre en banlieue. Une

commune proche : Saint-Maur-des-Fossés, desservie par le RER A. J'ai vérifié : changement à Châtelet ou à Nation. Rien à voir avec autrefois, lorsque pour aller à Paris on devait prendre le train à vapeur jusqu'à la gare de la Bastille, qui, après avoir servi de hall d'exposition, a cédé la place à ce monstrueux opéra ventru et crasseux qui abrite néanmoins une magnifique salle de spectacle lyrique.

La Varenne-Saint-Hilaire. Fini les escarbilles dans les yeux en se penchant à la fenêtre des wagons de première classe. Adulte je n'ai jamais éprouvé la curiosité d'y revenir. Plus personne à y voir et pas le goût alors pour commémorer le passé. Je mets des mois avant d'accomplir ce retour aux sources en sautant le pas un matin pour me décider au réveil à entreprendre ce voyage dans le temps. J'éprouve soudain l'étrange sensation de ressembler à un saumon. Ou à une anguille de la mer des Sargasses. Tous les deux lorsqu'ils sont matures – en âge de se reproduire – se mettent brusquement en route pour effectuer la traversée de l'océan ; puis par le delta adéquat remonter le fleuve jusqu'à la rivière qui mène au torrent qui les a vus naître et qu'ils s'entêtent à rejoindre en oubliant de s'alimenter ; afin d'y frayer pour la première et la dernière fois de leur